



Felix Arnold, DAI

4. CES RESTES DU MUR D'ENCEINTE D'AL-RUMMANIYA datent d'un millier d'années. Ce mur a été édifié suivant un principe qui rappelle la construction à colombages : les interstices qui séparent une série de

pilliers constitués de blocs de calcaire sont remplis de pisé. Les concepteurs de ce système ont ainsi associé la solidité de la pierre à la maniabilité du pisé et à son coût modéré.

plusieurs terrasses de 150 mètres par 50, dont trois étaient aménagées en jardins (voir la figure 5) ; leurs différents niveaux s'étagent sur une hauteur d'environ trois mètres. C'est sur la terrasse la plus élevée que se trouvaient les bâtiments de réception et d'habitation, ainsi qu'un grand bassin récoltant les eaux de pluie.

Le premier propriétaire de la villa fut le trésorier du calife Al-Hakam II. Surnommé Al-Durri (915-976), c'est-à-dire « le petit », d'une famille influente, il avait obtenu de grandes charges en peu d'années, et à partir de 965 se serait mis à consacrer toute sa richesse à la construction de sa villa de Munyat Al-Rummaniya. Malheureusement pour lui, il ne put en jouir longtemps : accusé d'avoir détourné des deniers publics pour ses projets, il tomba en disgrâce en avril 973. Le cas fut finalement classé à la suite d'un arrangement avec le calife : Al-Durri lui donnait son cher domaine après y avoir organisé une grande fête en son honneur. Après la mort du calife, le ministre fut victime d'une intrigue de cour et mourut pendant sa fuite.

Nous avons consacré le premier pan de nos recherches à l'étude des espaces d'habitation et d'apparat, et le second pan à celui du système d'alimentation en eau. Après avoir documenté les ruines encore visibles aujourd'hui, nous nous sommes intéressés au mur qui entourait la propriété. Particulièrement bien conservé par endroits (voir la figure 4), sa curieuse structure res-

semble à celle d'un mur à colombages : un réseau à base de blocs de calcaires dont les interstices ont été remplis de pisé.

Au X^e siècle, le grand bassin constituait sans nul doute une remarquable performance architecturale. Long de 50 mètres et large de 30 mètres pour quatre mètres de profondeur, il était l'un des plus grands de tout le monde musulman. Ses constructeurs ont creusé une fosse qu'ils ont entourée de murs de pierre, ces derniers ayant été ensuite étanchéifiés avec un enduit, puis polis. Des piliers portaient des arcades sur lesquelles

TANDIS QU'UNE CITERNE ACCUMULAIT de l'eau potable, le grand bassin servait à arroser les plantes et à rafraîchir en été la salle de réception qui le séparait des jardins en terrasses.

étaient fixées des plaques de pierre, de sorte que l'on pouvait marcher à la surface du bassin et observer les poissons. Ces structures servaient aussi sans doute à procurer de l'ombre aux poissons dans une pièce d'eau dépourvue de plantes appropriées.

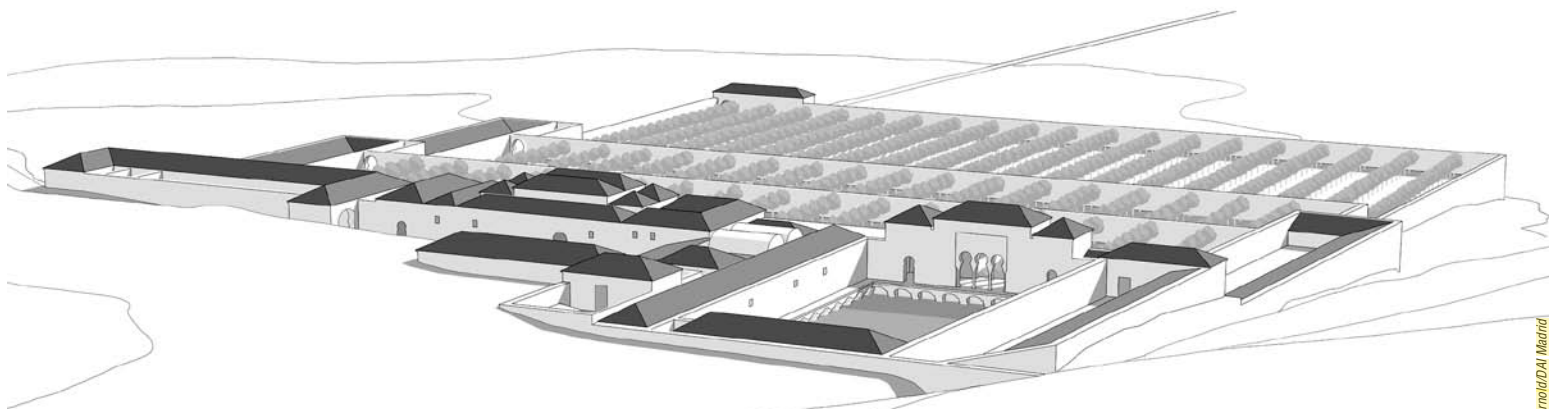
Le système de collecte des eaux nous a impressionnés. Certes, la plupart des techniques employées existaient déjà à l'époque romaine, mais leur mise en œuvre traduit une très grande compétence. Tout ce qui coulait en hiver dans l'un des ruisseaux de la montagne pouvait par exemple être dirigé vers le bassin, sans doute au moyen d'un barrage en travers d'un ruisseau dont partait un petit canal.

Plusieurs sources naturelles existant sur le domaine ont été appareillées en pierre afin d'y faciliter le puisage. Une galerie souterraine destinée à recueillir les infiltrations d'eau était même présente, ainsi qu'une conduite amenant l'eau souterraine de la montagne voisine.

Tandis qu'une citerne accumulait de l'eau potable, le grand bassin servait à arroser les plantes et à rafraîchir en été la salle de réception qui le séparait des jardins en terrasses. L'eau conserve sa température plus longtemps que la terre ou la roche, de sorte qu'en cas de forte chaleur, un courant d'air frais devait s'établir dans la salle de réception à travers les arcades qui l'ouvraient vers le bassin comme vers les terrasses.

En 2008, nous avons étudié par les méthodes de l'archéobotanique les végétaux qui avaient été plantés sur les terrasses. Pour ce faire, nous avons prélevé de la terre dans des tranchées, afin que nos collègues de l'Université de Jaën en Andalousie puissent y récolter tous les restes végétaux qui s'y trouvaient encore. Curieusement, c'est la terre provenant des environs immédiats du bâtiment qui a livré le plus d'informations, ce que l'histoire de Munyat al-Rummaniya explique facilement : au cours d'une guerre civile, le corps d'habitation du domaine a brûlé en 1009, de sorte que ses débris ont scellé le sol du jardin qui l'entourait...

Nous avons d'abord été étonnés de n'y retrouver aucune trace de lys, de roses, de



Felix Arnold/DAL Madrid

5. LE DOMAINE MUNYAT AL-RUMMANIYA tel qu'il devait apparaître au X^e siècle. On distingue au premier plan le corps d'habitation (à gauche), le grand bassin et les arcades de la salle de réception (à droite), puis la

succession des terrasses jardinées sur lesquelles poussaient sans doute des rangées d'oliviers, d'amandiers, de pruniers, de cerisiers et d'autres arbres fruitiers, mais, semble-t-il, pas de fleurs d'agrément.



Felix Arnold/DAL Madrid

6. LES PLANS D'EAU ET LES FONTAINES sont une constante du luxe oriental tel qu'il s'exprime dans les jardins d'agrément et dans les intérieurs. Ce bassin semble avoir été l'un des plus grands jamais réalisés dans le monde musulman. On pouvait parcourir sa surface en marchant sur des piliers posés sur son fond. Des arcades le reliaient à la salle de réception de la villa.

marguerites, de violettes, de jacinthes... bref de toutes les fleurs que mentionnent les chroniqueurs arabes quand ils décrivent des jardins d'agrément orientaux. Cette partie du jardin qui, en raison de sa proximité avec les habitations, nous semblait devoir être décorative, s'est révélée être une oliveraie ! Nos collègues de l'Université de Jaën ont par ailleurs découvert des traces d'amandiers, de pruniers, de cerisiers, mais – chose notable en un lieu nommé vallée des grenadiers – aucune trace de cet arbre. Il semble donc, à ce stade de nos recherches, que les jardins d'Al-Rummaniya étaient constitués de plantations d'arbres fruitiers et non de fleurs ornementales. Le fait que nous n'avons trouvé nulle part de traces de chemins pavés renforce cette impression.

Les descriptions de la villa d'Al-Durri confirment aussi cette impression, puisqu'il n'y est nulle part fait mention de fleurs.

Cette absence gênait les historiens de l'art du jardin, influencés par les nombreuses allusions littéraires à des paradis sur terre, mais elle se révèle correspondre à la réalité. Nous n'avons malheureusement aucune description d'autres jardins de la même époque dans des villas rurales comparables.

Le cas des jardins d'Al-Rummaniya est important dans la mesure où il nous éclaire sur l'influence possible des jardins d'Al-Andalus sur ceux de la Renaissance italienne. Des similarités frappantes existent en effet entre les deux types de jardins, tout particulièrement avec les plus anciens jardins d'agrément de la région de Florence, ce qui suggère une filiation entre les jardins arabo-andalous et ceux de la Renaissance italienne. De fait, les Médicis, qui régnaient à Florence, aimaient se faire installer des jardins sur des terrains en pente où l'on pouvait aménager des terrasses, et il semble que les plantations de fleurs n'aient joué

aucun rôle dans leurs efforts pour créer un ensemble harmonieux conforme aux nouveaux idéaux du classicisme, c'est-à-dire du retour à l'Antiquité.

Pour autant, on peut être étonné de l'idée même d'un rapport entre la Cordoue du X^e siècle et la Florence du XV^e siècle, alors que plus de 2000 kilomètres et plus de 500 ans séparent les deux villes et les deux époques. Il est clair qu'aucun architecte florentin n'a contemplé de jardin andalou. Une influence musulmane sur Florence implique donc des transmissions indirectes de savoir-faire.

Quels ont pu être ces relais ? Les jardins que les rois des Baléares se firent installer à Palma au début du XII^e siècle pourraient avoir constitué une étape intermédiaire, car ces jardins ont été construits juste après la reconquête des îles, donc sous l'influence de la culture musulmane. De même, il est clair que Tolède, Séville et Cordoue, reconquises du XIII^e au XIV^e siècles, n'ont pas changé leurs traditions du jour au lendemain, mais les ont plutôt réinterprétées dans le cadre de la culture chrétienne.

Des traditions réinterprétées

Du reste, les nombreux points communs entre les deux religions du Livre facilitaient la chose : il en est ainsi de la croix formée dans les jardins de Madinat al-Zahra par les chemins partant vers les points cardinaux ; ou encore de la vision d'un paradis où quatre fleuves courent d'un point central aux quatre directions cardinales, qui existe dans les deux religions. Par ailleurs, la *Reconquista*, c'est-à-dire la reconquête de l'Espagne par des armées chrétiennes, a duré jusqu'en 1492, de sorte qu'à Grenade, par

exemple, il existait des jardins mauresques contemporains de ceux des Médicis.

On peut aussi souligner qu'une certaine parenté des âmes existait entre musulmans et chrétiens, qui pourrait expliquer pourquoi une culture de type oriental aurait fourni un modèle à partir duquel la culture européenne se serait développée. Les jardins de Florence étaient l'expression d'une nouvelle vision de l'homme, dans laquelle l'individu recevait une place centrale, que la sévère foi médiévale lui refusait. Dans ses nouveaux jardins, l'élite florentine recherchait son harmonie intérieure dans un accord avec la nature et un équilibre entre la vie à la ville et la vie à la campagne, qui était très certainement idéalisée.

Les villas de Cordoue sont le produit d'un phénomène comparable. Elles sont décrites dans les textes comme des lieux de loisir, où l'on se retirait l'été afin de fuir la chaleur de la ville, mais aussi pour se reposer après les campagnes militaires. D'importants événements sociaux s'y produisaient, tels les mariages et les circoncisions. C'était là, dans une nature maîtrisée et reproduite, que l'on faisait de la politique, ce qui explique la présence de salles de réception. Les rôles des jardins musulmans et celui des jardins de Rome et de Florence étaient donc comparables.

La salle attenante au grand bassin à Al-Rummaniya était une salle de réception. C'est en 2006 que nous en avons eu

les premiers indices ; les fouilles de 2008 et 2009 nous ont ensuite livré sa forme, ainsi que des fragments de son toit ou de son décor en marbre. Il semble que les arcades portaient des reliefs et des représentations de plantes, telles des feuilles d'acanthé, de vigne et de grenades, ainsi que celles d'animaux tels des oiseaux, des lions ou des gazelles. Autant de thèmes typiques des représentations musulmanes du paradis, qui sont toujours à mi-chemin entre architecture et nature (voir la figure 2).

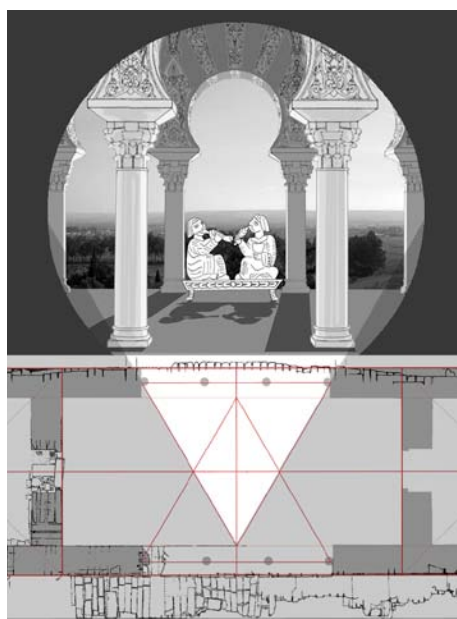
Des arcades vues sous le bon angle

Les arcades par lesquelles cette grande salle communiquait avec l'extérieur révèlent certains aspects de la pensée des élites de Cordoue du X^e siècle. Au Nord, ces arcades ouvraient sur le grand bassin ; au Sud, vers les terrasses jardinées et le fleuve Guadalquivir au loin (voir la figure 5). La mise en évidence des fondations de la salle suggère qu'un principe géométrique a été mis en œuvre lors du placement de ces arcades. Leur largeur correspond en effet à la base d'un triangle équilatéral dont le sommet touche les arcades opposées, placées de l'autre côté de la salle (voir la figure 7). Or les angles d'un triangle équilatéral sont égaux à 60 degrés, valeur qui attire l'attention puisqu'elle correspond à l'angle de vue maximal d'une personne immobile.

Tout architecte, peintre ou photographe doit tenir compte de cette donnée lorsqu'il élabore une perspective.

Les constructeurs d'Al-Rummaniya en avaient-ils connaissance ? À la cour du Caire où il travaillait, le mathématicien et astronome Ibn al-Haytham (965-1040), nommé aussi Alhazen, a formulé ce principe optique dans son livre *Kitab al-Manazir*, qui fut traduit sous les titres de *De Aspectibus* et de *Opticae Thesaurus*. Le fait qu'Alhazen, pionnier de l'étude scientifique de la vision, ait su rompre avec les notions antiques de l'optique et de la vision, passe aujourd'hui encore pour un exploit. Toutefois, le *Kitab al-Manazir*, qui a orienté les savants européens et préparé l'invention de la perspective à la Renaissance en Italie, a été écrit des dizaines d'années après la création des jardins en question.

Il est cependant probable qu'Alhazen ait profité des idées en cours chez les savants musulmans de son époque, par exemple celles du mathématicien de la Cordoue du X^e siècle Maslama al-Madjriti, un géomètre important. Même si ce n'est qu'une spéculation, les constatations faites à Al-Rummaniya suggèrent que Alhazen n'a pas été le premier à connaître la limitation du regard humain : les arcades de la salle donnent à un observateur un cadre fixe pour contempler le paysage. Si Al-Rummaniya avait été un bâtiment de la Renaissance, on aurait estimé que cette



7. LES LOIS DE LA VISION ont été découvertes au sein du monde arabo-musulman, mais ont-elles été appliquées en architecture ? Le fait que les arcades de la salle de réception d'Al-Rummaniya permettent de profi-



ter de l'angle de vision maximal de 60 degrés (à gauche) quand on se tient de l'autre côté de la salle de réception suggère que ce fut le cas, ou du moins que les architectes d'Al-Rummaniya ont appliqué ces lois.